

Une semaine, un livre

N°443, 16 janvier 2022

Fawzia Zouari

Le corps de ma mère

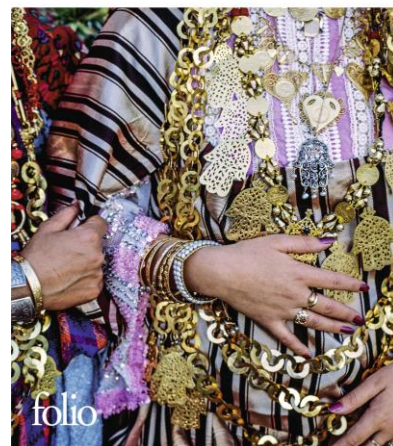
Fawzia Zouari

Le corps de ma mère

Gallimard 2016, folio 2018

315 pages

Une Tunisienne vivant en France retourne au pays pour se rendre auprès de sa vieille mère mourante. Dans un hôpital de Tunis, elle retrouve ses sœurs et ses frères ainsi que de nombreux parents du village et de la tribu.



C'est l'occasion de replonger dans ses souvenirs d'enfance, de régler ses comptes avec sa famille et de tenter de comprendre sa mère. C'est la servante de sa mère qui lui dévoilera qui elle était vraiment et d'où elle venait.

Avec *le Corps de ma mère*, Fawzia Zouari explore ses origines, elle retrouve les structures rurales et familiales qui perdurent dans les campagnes tunisiennes reculées, vers la frontière avec l'Algérie. Elle décrit un monde qui résiste à l'influence de la France et la modernité, un monde sous l'influence de l'islam mais aussi des croyances païennes et des superstitions, une société dure et violente dans laquelle les femmes restent dans les maisons pendant que les hommes vivent dehors entre eux, dans laquelle les hommes ont plusieurs épouses, mais aussi dans laquelle les femmes exercent une influence considérable sur la conduite de la famille et sur les liens sociaux. Une société où les règles tribales immuables structurent les relations humaines.

Fawzia Zouari écrit dans un style riche et imagé qui rappelle celui de Gabriel Garcia Marquez (*une semaine, un livre* n°64 et 356) tant par la richesse du vocabulaire et des descriptions que par la truculence des situations et l'imaginaire qui émane sans arrêt du récit.

Le corps de ma mère est un livre riche et rutilant comme les trésors, les bijoux et les étoffes dont il parle, mais aussi violent comme ces hommes qui ratissent la campagne à la recherche de vierges, comme ses mères qui « cousent » leurs filles pour les protéger, et comme le poids de la tribu et des règles ancestrales, et les non-dits qui mènent à la folie.

.....

Fawzia Zouari (فوزية الزواري) est née en 1955 à Dahmani, au sud-ouest de Tunis. Son père est un *cheikh*, propriétaire terrien et juge de paix. En 1974, elle obtient son baccalauréat, elle fait des études à l'université de Tunis, puis à Paris où elle obtient un doctorat en littérature française et comparée. Elle travaille pendant dix ans à l'Institut du monde arabe puis comme journaliste à *Jeune Afrique*. Elle publie son premier livre en 1989, inspiré de sa thèse. Elle a écrit douze livres, autour du thème de la femme au Maghreb.



Une semaine, un livre

Extrait

Aljia changea de stratégie et supplia sa voisine Zohr de lui prêter Youssef, son berger. L'homme était d'origine marocaine et avait le blanc de l'œil droit serti d'une tache noire caractéristique des gens doués pour dénicher les trésors. Youssef sillonna le bourg et ses environs de jour comme de nuit, mais il revint les paupières collées aux sourcils à force de rester grandes ouvertes sur les trous, les crevasses et les racines des arbres. En vain.

Aljia incrimina l'impuissance des hommes juste bons à se pavaner et à donner des ordres, et résolut de faire appel au peuple des femmes. Une fois par mois, elle envoyait requérir des amies et voisines, lesquelles attendaient que leurs maris s'assoupissent après s'être sustentés de leur croupe pour s'échapper dehors. Les voiles blancs s'engouffraient dans le noir telles des lucioles avant de disparaître comme par sortilège.

Les copines creusèrent tant et si bien que leurs mains perdirent leurs dessins de henné et devinrent aussi rêches et grisâtres que celle des paysannes. Elles se firent bientôt accompagner par Kabla qui prit la tête du cortège, montée sur sa mule et habillée d'une chasuble ouverte sur les seins, portant sur la tête un brasero crépitant de flammes, jurant par tous les dieux qu'elle allait faire accoucher la terre, dût-elle se glisser en personne dans son ventre. Les femmes aspergèrent de sang de taureau les puits et les troncs des arbres, saupoudrèrent les champs de peau de caméléon pilée, brûlèrent de la myrrhe et du benjoin, en prononçant des incantations. Si bien que le ciel nocturne fut strié de la raie blanche des fumigations, une odeur d'encens et de chair cramée vint coller sur les murs du village et enserra longtemps l'aiguille de son minaret.

Il ne restait plus que le mausolée d'Askar à inspecter.